

1

... quand point le jour.

Elle avait parcouru le chemin sous le vent et les rafales de neige mais, avec la tombée de l'obscurité, le vent s'essouffla et la neige se figea.

C'était le premier jour de mars. Partie de Stockholm, elle avait roulé dans un crépuscule grandissant qui s'était changé insensiblement en nuit. Le trajet lui avait pris du temps, mais il lui en avait aussi donné pour penser. Ou effacer ses pensées.

Elle bifurqua, laissant derrière elle la grand-route qui longeait l'église luthérienne pour suivre l'étroit raidillon grim pant la colline, puis amorça un dernier virage et s'engagea sur un chemin de terre. Aucune voiture n'était passée par là depuis la dernière chute de neige et un tapis d'une douce blancheur virginale se déroulait entre les reliefs arrondis des congères. Elle progressa lentement tandis que sa vue s'habituaait aux ténèbres. On l'avait informée qu'il n'y avait là-haut que deux maisons, qui se détachèrent lentement sur le ciel devant elle. Toutes deux plongées dans le noir.

Elle dépassa la plus grande et, peu après, quitta le chemin pour traverser le jardin enneigé de la seconde et se garer devant les marches du perron. Après les nouvelles chutes de neige, il ne restait du passage dégagé en vue de son arrivée

qu'une légère dépression dans le manteau blanc. Descendant de voiture, elle vit des herbes mortes pointer à travers la neige, sous laquelle on entrevoyait aussi des plaques de verglas. Elle marcha à pas prudents, veillant à ne pas glisser tandis qu'elle allait et venait entre le véhicule et la maison pour décharger le coffre ainsi que la banquette arrière. Elle porta ses sacs et ses cartons à l'intérieur dans un silence seulement troublé par le crissement sec des cristaux blancs sous ses pieds. Ses phares allumés éclairaient d'un faisceau oblique ses empreintes sur le sol.

La maison voisine dressait son ombre muette dans les ténèbres qui enveloppaient la galerie de lumière où elle évoluait. Son souffle s'échappait de ses lèvres en bouffées de vapeur blanche qui se dissolvaient dans l'air sec et froid de la nuit. Le ciel se perdait dans un noir infini sans étoile ni lune. Elle avait l'impression d'avoir été propulsée par un tunnel au cœur d'un monde de silence absolu.

Ce soir-là, elle se coucha dans un lit qui ne reconnaissait pas son corps, dans cette maison qui ne la connaissait pas encore. Dans l'obscurité feutrée, elle aurait pu n'être nulle part. Elle se sentait la légèreté de l'air.

Le lendemain matin, le soleil perçait à peine dans un ciel incolore. Elle ouvrit la fenêtre à un vent léger et, dans l'air, la possibilité de nouvelles chutes de neige. Elle regarda dehors, blottie dans son peignoir rouge. Songeant à son voyage, elle se refusa toutefois à laisser son esprit remonter jusqu'au point de départ. Alors elle pensa à tous les autres qui l'avaient précédée : poser ses valises en des lieux inconnus, élire domicile là où se terminait le trajet, avec son père pour seule constante. Elle savait que ce voyage-ci était différent. Sa vie durant, elle avait cheminé en compagnie de son père. Main dans la main, ils s'envolaient pour ses nouvelles affectations à l'étranger. Après le départ de sa mère, ils ne s'étaient plus quittés et chacune de leurs destinations, si exotique fût-elle, n'était en quelque sorte devenue qu'une escale supplémentaire sur le chemin qu'ils parcouraient ensemble. Mais le père auquel elle avait rendu

visite à Tokyo, en décembre, menait désormais sa propre vie, séparée de la sienne. Ils n'étaient plus compagnons de route. C'était là un périple solitaire. Une fuite, une évasion. Un voyage sans destination. Son existence lui semblait aussi incertaine que la lumière, suspendue dans un néant blanc.

Elle referma la fenêtre sans quitter son poste d'observation. Au-delà de la rivière et du village s'étendait le lointain bleuté des forêts et des montagnes. Un paysage ancestral de reliefs ronds, polis par les glaces et les vents, de rivières au lent cours, de lacs immobiles. Ici, la terre donnait avec parcimonie, et seulement après un dur labeur.

Elle se tourna pour regarder de l'autre côté du pré. Ce que l'ombre englobait la veille au soir se révélait avec netteté dans la lumière blafarde du matin. L'autre maison était plus grande qu'elle ne lui avait paru. C'était une généreuse bâtisse sur deux niveaux dont la peinture, sans doute jaune autrefois, se fanait en un gris pâle indistinct qui se fondait dans le ciel et la neige. Ses fenêtres se réduisaient à des carrés noirs et vides. Pas un signe de vie ne s'en échappait.

Du bois à brûler avait été disposé dans un panier près du poêle par une main prévenante, les fines brindilles sèches sur le dessus, les bûches plus grandes dessous. Elle décida de faire du feu et mit de l'eau à chauffer sur la cuisinière électrique pour préparer du café. Puis elle s'assit à table, une tasse entre les mains, dans le doux crépitement des premières flammes.

Elle était venue sans calendrier, avec seulement quelques sacs d'effets personnels, des livres et des CD. Sa décision, subite, avait laissé peu de temps pour les préparatifs. C'était d'ailleurs moins une décision qu'une succession d'actes prompts quasi inconscients. Elle avait l'impression de n'avoir ni plans ni pensées; pourtant, à un certain point, son esprit et son corps s'étaient mis en branle pour la catapulter dans cet oasis de tranquillité.

Le lendemain, la maison gardait toujours ses distances. Certains indices témoignaient d'une rénovation récente: le papier peint neuf, les sanitaires et le carrelage de la salle

de bains, neufs aussi, tout comme les placards de la cuisine, bien conçus et pratiques, quoiqu'un peu discordants. C'était une maison modeste et sans prétention dont se dégagait un air d'abandon. Le mobilier y était minimaliste : une table et six chaises dans la cuisine, deux petits canapés et une table basse dans le salon, deux lits dans la chambre, à l'étage. Le parquet disparaissait sous un entrelacs de tapis oblongs tissés à la main à partir de chutes de textile. À défaut de rideaux, les fenêtres étaient pourvues de stores unis de couleur blanche. Elle n'avait pas pris la peine de demander le raccordement téléphonique mais avait apporté son portable, qu'elle gardait éteint dans le tiroir de la table de nuit.

C'était une locataire orpheline dans une maison orpheline.

Lentement, sa vie trouva son rythme naturel. Au bout d'une semaine, elle avait assis sa routine matinale. Levée tôt, elle buvait son café à la table de la cuisine en regardant la pièce s'imprégner du jour croissant. Elle avait l'impression que la maison l'avait acceptée, qu'elles avaient entamé leur vie commune. La plante de ses pieds s'était familiarisée avec le bois des marches de l'escalier, son nez habitué aux odeurs des murs. Petit à petit, elle ajoutait son empreinte à cet intérieur en y laissant d'infimes traces. Elle déplaça les canapés dans le salon pour pouvoir regarder dehors lorsqu'elle y était assise, acheta un géranium en pot pour fleurir le rebord de la fenêtre de la cuisine. Sur un coin de la table, elle s'était aménagée un espace de travail : son ordinateur portable y demeurait ouvert, prêt à enregistrer les mots, à côté d'une pile bien nette de dictionnaires, carnet et stylos. Les doigts posés sur le clavier, elle fixait l'écran des heures durant, mais le peu qu'elle écrivait, elle l'effaçait invariablement.

Qu'il vente ou qu'il neige, elle commençait chaque journée par une promenade. À moins de descendre au village, elle croisait rarement d'autres personnes. Un matin, un cerf la regarda traverser le jardin devant la maison. Il demeura là, immobile, les yeux plantés dans les siens, avant de se

retourner sans un bruit et de disparaître derrière la grange d'un bond preste. Des empreintes d'élan et de renard parsemaient la neige. Dans l'obscurité des nuits encore froides, l'hiver reprenait ses droits sur ce qu'il avait cédé à la lumière du jour. Chaque matin se levait dans la grisaille et la glace.

La maison de l'autre côté du pré demeurait sombre et silencieuse. Les premiers temps, elle la crut presque inhabitée, jusqu'au jour où elle échangea quelques mots avec la caissière du magasin du village.

— Je suis Veronika Bergman, se présenta-t-elle. Je loue la maison des Malm, sur la colline.

— Ah, alors vous êtes la nouvelle voisine d'Astrid! sourit son interlocutrice avec un roulement d'yeux. Astrid Mattson, la sorcière du village. Elle n'aime personne, celle-là. Elle reste dans son coin. Comme voisine, il y a mieux, ma pauvre! observa-t-elle en lui rendant sa monnaie. Mais vous vous en rendez compte bien assez tôt, croyez-moi.

Il lui fallut toutefois attendre deux semaines avant de voir sa voisine pour la première fois, silhouette voûtée et solitaire dans un lourd manteau foncé et des bottes de pluie, qui négociait d'un pas hésitant le chemin verglacé en direction du village. Elle offrait un spectacle presque impudique hors de cette maison dont les murs s'étaient faits ses protecteurs, et les fenêtres obscures les loyales gardiennes des secrets de la vie à l'intérieur.

Après sa promenade quotidienne, Veronika s'asseyait devant son ordinateur, mais ses yeux déviaient de l'écran à la fenêtre et au paysage. À une époque, elle avait cru que son livre se présentait à son esprit avec une clarté parfaite et dans une forme achevée, si bien que sa saisie ne constituerait qu'un simple exercice technique, rapide et aisé. Elle avait cru qu'il lui suffirait de se retirer du monde pour voir. Qu'il lui suffirait de tranquillité. De paix.

Pourtant l'écran demeurait vide.

La grisaille prédominait, le temps semblait s'être arrêté. Du ciel ne filtrait ni neige ni soleil. Seuls les croassements de corbeaux invisibles perturbaient le silence du monde.

Un matin, en longeant la maison de sa voisine au cours de sa marche journalière, Veronika remarqua que la fenêtre de la cuisine était entrouverte. L'interstice était suffisamment large pour permettre d'observer l'extérieur, sans toutefois offrir un aperçu de l'intérieur. En passant, elle esquissa un geste de la main, s'imaginant la vieille femme postée dans la pénombre, derrière le carreau. Cependant, rien n'indiquait la moindre présence.

Elle réfléchissait à son œuvre, au processus perpétuel de refaçonnage et de réassemblage de toutes ses idées et de tous ses plans. C'était comme si le livre qu'elle avait entamé dans un autre monde, dans une autre vie, avait été écrit par une autre personne. Les mots étaient coupés de celle qu'elle était devenue. Dans cet endroit sans autres distractions que celles qu'elle portait en elle, tout se retrouvait mis à nu. Le temps était venu de chercher de nouveaux mots.

Enfin, la promesse du printemps. Debout sous le porche, Veronika leva les yeux sur la toile bleue infinie du ciel, où une volée d'oiseaux migrateurs traçait une calligraphie noire, délicate et flottante. À l'aube, rien n'annonçait le changement, si bien qu'elle avait abrégé sa promenade matinale. Mais maintenant que le soleil lui chauffait le visage, elle décida de suivre le cours de la rivière. Elle descendit la colline sans se presser, traversa la route et poursuivit à travers la bande forestière. Des tas de neige grenue subsistaient à l'ombre des sapins, mais, en contrebas, la rivière débâclait, libérant de larges morceaux de glace qui flottaient sur sa surface sombre. La crue du printemps n'était pas encore amorcée, la fonte des neiges n'avait pas commencé dans les montagnes. Tout au long de sa promenade, Veronika garda la tête renversée vers le ciel et, à son retour, elle s'assit sur les pierres chaudes du perron. Elle sortit alors son carnet de son petit sac à dos et se mit à écrire. Lorsqu'elle reposa son stylo, le jour se retirait doucement et le soleil jetait des traits obliques à travers la cime des arbres, de l'autre côté

du chemin. Refermant son calepin, elle offrit son visage aux dernières lueurs. Alors, lentement, elle inspira.

Et prit conscience qu'elle n'avait plus rempli ses poumons depuis longtemps.

2

Un infime tourbillon, un frisson...

Astrid se tenait debout à la fenêtre, nue. Il était tard et, dehors, il faisait nuit noire. Sans la neige blanche, elle n'aurait pas discerné grand-chose. Rien que les yeux jaunes des fenêtres, de l'autre côté du pré, réveillés en sursaut après un si long sommeil.

Sa maison à elle était, comme toujours, plongée dans l'obscurité. Sombre. Chaude. Elle y maintenait une température agréable. La vieille bâtisse faisait partie intégrante de son être, ses formes étaient incrustées dans son corps, elle y évoluait donc sans mal en l'absence de lumière. Et puis il arrivait que ses ténèbres attirent les animaux : des élans, des hiboux, des lynx. Autant d'observateurs aussi circonspects qu'elle qui, maîtres de leur propre espace, s'en tenaient à une brève incursion dans le sien.

Elle regardait rarement dehors, la vue avait perdu toute signification.

Mais voilà qu'elle était postée là, à suivre attentivement les mouvements à l'autre bout du pré blanc, enveloppée dans la chaude obscurité de sa maison. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, referma ses mains sur la masse chaude et lourde de ses seins. Elle se pencha, le front presque collé au vitrage. Dans la nuit calme, elle ne distinguait qu'une silhouette féminine

sombre dans le puits lumineux des phares d'une voiture. La porte d'entrée, grande ouverte, découpait un carré jaune béant dans la nuit. Elle passa sa langue sur ses dents, la laissant glisser sur des arêtes tranchantes et des creux tendres de gencive, aspirant sa salive. Et, pendant ce temps, ses yeux restaient rivés sur l'autre maison.

Les feux de la voiture étaient éteints et la porte refermée depuis longtemps qu'elle se tenait encore à la fenêtre. Les bras serrés autour d'elle, elle promenait ses mains sur sa peau parcheminée, les pupilles fixées sur l'espace entre les deux maisons.

Elle s'attendait à cette arrivée, mais pas à la réaction qu'elle suscitait en elle. Pas à se trouver là, à la fenêtre, à observer.

Le lendemain matin, elle se réveilla tôt, comme toujours, dans la pièce derrière la cuisine qui lui tenait lieu de chambre. Elle s'était installée au rez-de-chaussée des années plus tôt, aménageant sa chambre dans ce qui était autrefois une salle à manger de taille réduite. S'épargnant un grand chambardement, elle s'était contentée de pousser la table contre la fenêtre de façon à coller les quatre chaises du fond contre le mur et ainsi à libérer de l'espace pour un lit étroit. Elle rangeait ses vêtements dans le couloir à l'extérieur de la cuisine.

À la fenêtre pendaient des bandes de chintz défraîchi tirées de chaque côté. Elle aimait se réveiller dans l'obscurité. Redoutait le retour du printemps et les implacables nuits blanches de l'été.

Immobile, elle regarda le plafond changer de teinte, tout ouïe aux chuchotements des ténèbres, aussi imperceptibles que familiers : la neige qui s'ajuste à la lente hausse de température, le vent qui se prépare à se lever, le bruissement de petites créatures qui se carapotent sur la croûte dure de la neige fondue et regelée. La nuit s'était repliée ; le jour s'était levé. Le croassement d'un corbeau perça le silence. La première note du matin. Alors, comme charrié par la lumière, le bruit envahit la pièce. Elle ne bougeait pas, mais ses yeux

étaient ouverts, ses oreilles tendues. Le son et la lumière déployèrent leurs tentacules, palpèrent les murs, le plafond, le plancher. Glissèrent sur sa couverture puis s'arrêtèrent. Elle examina la clarté sur l'étendue grise du plafond, traversée par les premiers rayons de soleil blafards. Impossible d'y échapper; elle devait capituler. Il était déjà trop tard. Il lui fallait abdiquer et commencer un nouveau jour.

Mais alors qu'elle posait ses pieds sur le plancher de bois, elle perçut un nouveau son : une fenêtre qui s'ouvre; puis une porte, des pas sur la neige verglacée, une portière de voiture qui se déverrouille et claque. Des bruits de vie.

Elle n'appréciait pas les perturbations dans son train-train matinal bien établi. Sa routine quotidienne obéissait à une volonté moins de discipline que de commodité. Elle y puisait un sentiment de sécurité. Ses jours suivaient un rythme que n'affectait pas le changement de saison. Son existence tenait de la subsistance, de la survie; ses besoins étaient minimes. Elle ne construisait pas de projets d'avenir. Le jardin montait en graine; la maison tombait en ruines. La peinture s'écaillait, la cheminée se lézardait. C'était un édifice à l'agonie, logeant un corps à l'agonie.

Elle ne descendait au village qu'en cas de nécessité. Sur-tout maintenant, en hiver. Les routes étaient rarement dégagées dans ce coin boudé par les voitures, et la neige fondue se transformait en verglas traître. Si elle ne craignait pas la mort, elle souhaitait la trouver en ses termes. Une hanche cassée l'enverrait tout droit entre les mains de ceux qu'elle redoutait le plus. Ceux qui attendaient qu'elle eût besoin d'eux.

Le passé était tenu en respect; l'avenir, inexistant; le présent, un vide dormant dans lequel elle se réduisait à un être physique, sans présence émotionnelle. Elle attendait, gardant ses souvenirs bien enfouis. Constant, éreintant, l'effort absorbait toute son énergie, quand il n'échouait pas. Elle succombait alors à des sentiments aussi intenses que si elle les expérimentait pour la première fois. Les ressorts se révélaient imprévisibles, aussi redoublait-elle de prudence.

Longtemps, elle avait dérivé dans des eaux stagnantes, guettant patiemment l'ultime courant de retour. Et voilà qu'un imperceptible frisson ridait la surface.

Elle se leva et attaqua sa journée. Se lava, prépara du café. Dans sa cuisine inchangée, le vieux poêle à bois occupait une place centrale, flanqué d'une cuisinière électrique. Ses braises encore rouges ne réclamaient qu'un léger souffle d'air et de nouvelles bûches pour se ranimer.

Sa tasse de café nichée dans le creux de ses paumes, elle laissa fondre un morceau de sucre dans sa bouche. Quand elle s'assit à table, ses mains caressèrent distraitement la toile cirée craquelée, aussi familière que sa peau, époussetant des miettes invisibles. Elle but à petites gorgées son café qui refroidissait tandis qu'un soleil pâle émergeait à l'horizon. Et ses yeux s'égarèrent du côté de la fenêtre.

La vie s'invitait sans façon. Peu à peu, elle se réintroduisait dans sa maison. Des fenêtres qui s'ouvrent et se ferment, une musique basse qui s'échappe d'un entrebâillement, un ronronnement de moteur qui s'éloigne. Sans vraiment s'en rendre compte, elle incorpora ces bruits à son quotidien. Au fil des jours, l'observation de la maison de l'autre côté du pré devint sa principale occupation du début de matinée. Bien avant que la bâtisse s'éveille, elle était attablée, à attendre que s'enfuient les ombres de la nuit. Ses yeux se posaient invariablement sur l'ouverture à l'étage, où apparaissaient les premiers signes de vie.

Debout à la fenêtre de la cuisine, elle guettait ensuite la mince silhouette qui émergeait de l'autre maison et longea la sienne. Elle veillait à rester parfaitement immobile, dans le recoin derrière le battant. Les bras croisés sur la poitrine, elle regardait la jeune femme passer et la saluer de la main. Et puis, un beau matin, elle leva le bras en réponse. D'un mouvement lent, hésitant. Quand sa main retomba, elle la scruta, comme surprise par son geste. Elle alla ensuite s'asseoir à la table et, y posant ses deux paumes, les serra et desserra plusieurs fois avant de les déployer bien à plat sur la toile cirée. Des mains de vieille, songea-t-elle : une peau

parcheminée translucide tendue sur des veines gonflées, des marguerites de cimetièrre. La fêlure sur l'ongle de l'auriculaire que la fillette de cinq ans s'était coincé dans la porte de la grange demeurait intacte sur cette main de vieille. Tout comme le creux à la base de l'annulaire gauche, qui refusait de disparaître après toutes ces années. Une cicatrice visible et indélébile. Un rappel. L'empreinte de son alliance.

Sa paix était perturbée. Elle se retrouva à déambuler à travers les pièces de la maison, les mains sur les reins. Les jours étaient gris, les nuits froides. Le soir s'allongeait et, étendue dans son lit, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fouillant le plafond, elle écoutait les nouveaux sons : de la musique en sourdine se coulant à travers un store fermé, des draps secoués par la fenêtre de l'étage, la porte d'entrée s'ouvrant et se fermant, des pas rapides dans le jardin de devant.

Elle écoutait et sentait le monde envahir sa maison. La vie. Alors elle se tournait vers le mur et pleurait.

Et puis, le matin du 1^{er} mai, elle attendit, couchée dans son lit. Le chant des oiseaux et le vent reprirent sans qu'aucun bruit lui parvienne de l'autre maison. La pièce s'éclaircit, elle fut prête à se lever, pourtant elle attendait toujours, oreilles tendues. Lorsqu'elle s'assit à la table de la cuisine, ses yeux se posèrent sur la maison de l'autre côté du pré : les fenêtres étaient fermées, la cheminée ne crachait pas de fumée, la voiture demeurait muette. Alors elle attendit encore.

Elle ouvrit la fenêtre pour mieux observer. Les mains posées sur le comptoir, elle se pencha en avant, regarda dehors. Ce ne fut que lorsque l'air froid emplit la pièce qu'elle referma les battants.

Deux jours s'écoulèrent ainsi. La seconde nuit, elle se réveilla et se posta à la fenêtre. Un silence sépulcral planait sur l'autre maison. Elle s'assit à la table de la cuisine et reprit son observation. Au plus profond de la nuit noire, les silhouettes sombres de deux élans émergèrent gracieusement de la muraille dense formée par les arbres obscurs derrière les champs ouverts. Les deux animaux foulèrent sans bruit

l'herbe sèche de l'an passé, uniques manifestations de vie dans un monde immobile.

Astrid ne trouvait plus le sommeil. Elle erra entre sa pièce et la cuisine, sa tasse de café à la main. La voiture n'avait pas bougé, elle ne pouvait être partie. De la maison n'émanait pourtant aucun signe de vie. Elle n'était rien pour elle, se rappela-t-elle. Elle ne la connaissait pas. Elle n'avait pas à se mêler de ses affaires.

De sa voisine elle ne savait que ce qu'elle avait observé : une jeune femme, de vingt-cinq, trente ans, peut-être – elle ne savait plus très bien déterminer les âges –, mince, des cheveux bruns bouclés, petite – pas haute, en tout cas. Un jour, elle avait surpris une conversation à son sujet à la boutique, mais, fidèle à elle-même, elle s'était éclipsée. Pas avant, toutefois, d'entendre son nom. Veronika.

Elle se surprit à reprendre conscience du temps. L'heure du jour, le jour de la semaine. Un temps de plus en plus lent. Chaque minute, elle peinait davantage à détacher son regard de l'autre maison. Celle-ci finit par occuper tout l'espace, toutes ses pensées. Alors elle alla chercher sa veste.

Lorsqu'elle émergea sous le porche et s'aventura à pas hésitants sur l'allée de gravier, elle ne savait pas encore tout à fait où la menaient ses pieds. Comme sa main lorsqu'elle avait rendu le salut, ses jambes agissaient indépendamment de sa conscience. Elle emprunta le chemin et traversa le jardin de l'autre maison, toujours inanimée. Elle frappa à la porte, puis recula, comme pour prendre la fuite. Mais, la réponse se faisant attendre, elle avança et tapa de nouveau, plus fort cette fois. Elle crut entendre des bruits feutrés, des pieds nus sur des marches de bois.

Lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle se retrouva face à la jeune femme, elle sut que la vie était irrévocablement revenue. La glace se fissurait en elle.